P. P.
1018 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

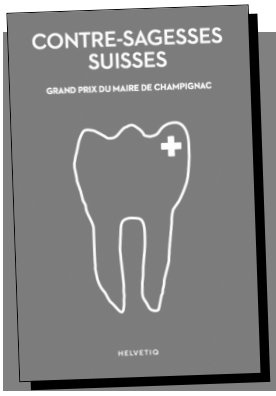
LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

137

7 mai 2011
paraît cinq à six fois par an
vingt-quatrième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)



Un ouvrage de référence

Contre-sagesses suisses, morceaux choisis du Grand Prix du Maire de Champignac
88 fleurons d'art oratoire,
illustrations de Valérie Bovay,
sur une idée de Hadi Barkat,
Helvetiq, avril 2011, 124 p. frs 20.–

En vente dans la bonne librairie et les autres

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

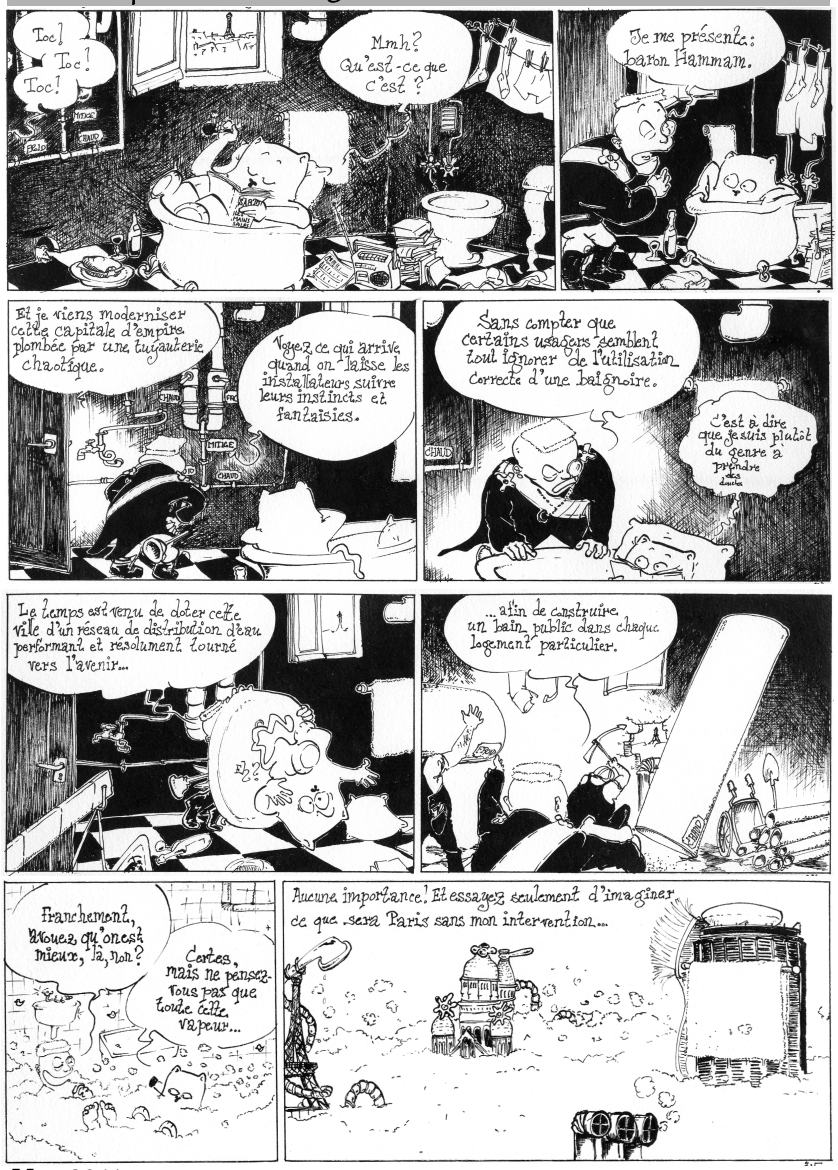
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
la broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Oncle Maggi
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch

0 distin ction 0

Charles Chopin : barbotat nec mergitur

par Charles Chopin



Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

«Le tabagisme et la fumée passive étant des projets de santé publique majeurs, le Conseil d'État a décidé que la fonction publique devait jouer un rôle moteur.»
Séverin Bez, directeur général de l'enseignement postobligatoire vaudois, lettre au Gymnase de Burier, 17 décembre 2011

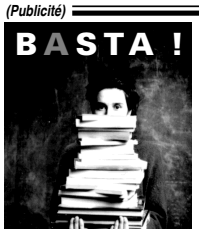
«En mettant toutes les entreprises sur un pied d'égalité face à l'impôt, on améliore cette situation. Pour le budget 2011, on s'attend à 30 millions de recettes supplémentaires pour l'État et les communes. Autrement dit: moins égal plus, car moins, c'est plus que rien.»
Jean Studer, conseiller d'État neuchâtelois, in *Le Temps*, 30 janvier 2011

«– Comment avez-vous pris la décision d'interrompre votre grève de la faim ?
– Ça a été une décision difficile à prendre, j'ai ruminé longtemps.»
Bernard Rappaz, affamé, in *24 Heures*, 13 janvier 2011

«"Dans notre pays, 70% des gens portent des lunettes. Est-ce que c'est normal que cela soit à la charge de l'assurance de base ? Tout cela a une répercussion sur le montant des primes", explique-t-il, avouant même qu'il ne voyait pas vraiment où était le problème.»
Didier Burkhalter, conseiller fédéral, in *24 Heures*, 3 février 2011

«Une étude commandée pour l'occasion démontre, en effet, que le réseau des TL est nettement plus dense à Lausanne qu'à Berne…»
Mehdi-Stéphane Prin, localier autocentré, in *24 Heures*, 15 février 2011

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Un scoop

Je vais devoir tenter de grandes manœuvres tactiques. Elles consisteront à rapprocher études littéraires et géographie. Face à l'anarchisme vachard de RB, même une alliance avec BC peut être envisagée.

J. J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Bâtiment «Transhumançoïde», Université populaire

Un tombereau de réactions

Votre correspondant M. Louis Lambert, gardien de chèvres à Juriens, a lu Hegel et Saint-John Perse, mais cela ne rend pas son propos très clair. Bien au contraire. Dans son courrier du mois de juin dernier, il commence par dire que mes parenthèses sonnent juste, mais c'est pour mieux vilipender mon propos. Or, il se fourvoie dans ses commentaires sur l'ironie et sur le sarcasme. À moins qu'il n'ait tenté –bien maladroitement– d'appliquer à lui-même l'ironie romantique qu'il se targue de convoquer pour enfumer le lecteur à propos des chansonnettes de Léo Ferré? Aurait-il lu plus exactement tant mon exégèse que les textes qu'il épingle ou qu'il agence en un commentaire qui s'apparente à une rencontre aléatoire de noix véreuses sur un bâton vermoulu, il aurait cessé ses palinodies funambulesques et aurait ravalé son apologie bien mal placée des «longue(s) phrase(s) sans césure et à jamais inintelligible(s)».

«I am un immense provocateur», assure-t-il, pillant le texte dont il est censé assurer l'interprétation. Vous me permettrez d'en douter, ou alors de penser que cette immensité est désertique et que le désert en question est dénué de toute dénivellation: plat comme le plat de la main qui devrait venir empourprer sa face.

RB – i.e. Roby Bovet,
égal à lui-même et toujours au même endroit

Un tombereau de réactions (bis)

Solène, te voilà! De quel bizarre domicile te pares-tu, toi qui as surtout sévi par ici?

Tu écris à *La Distinction* pour annoncer à ses abonnés que tu frétilles. Tu frétilles de quoi, au juste? Et qui sont ces pitoyables membres (*sic*) de la rédaction qui invoquent d'improbables circassiens pour frétiller de concert, ou de conserve, avec toi?

Plusieurs lecteurs et lectrices de *La Distinction*,
connus de la rédaction

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *La Poste suisse contre la diversité d'opinion, Petit manuel de résistance*, édité en 1999 par un prétendu Mouvement libertaire fribourgeois. à l'enseigne de la Vache Noire, était une pure imposture. Dommage, car l'ex-régie fédérale mériterait une telle volée de bois vert.

Seul l'abonnement à

LA DISTINCTION

vous autorise à vous dire distingué

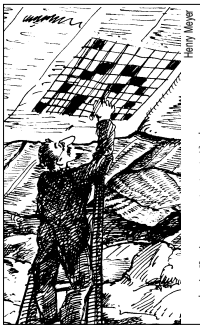
Frs 25.- par an, c'est donné!

Rébus de la société

Solution de la page 7

Georges Baumgartner
(l' – or – jeux – baume – gare – lune – R)

Solution des mots croisés de la page 7



De gauche à droite
1. Yasser Arafat – 2. escalope – eu – 3. moi – ecoblan – 4. eco-le – do – épi – 5. nino – ventrus – 6. IA (ai) – toi – do – li – 7. tu-multe – race – 8. exasperation.

De haut en bas
1. yémenite – 2. asociaux – 3. scion – ma – 4. sa – lotus – 5. Eilee – O.L.P. – 6. roc – vite – 7. apode – ER – 8. rebond – 9. tort – 10. fêter – ai – 11. Acapulco – 12. tunisien.

Le coin de lA broutille de service

Le conjoint

Le diable, fidèle à lui-même, cherche les poux dans les relations conjugales, s'emparant de détails qu'il laisse ensuite tomber comme des pierres blanches sur le chemin. L'amour est un chemin dans la nuit. L'âme ourdit d'étranges desseins. L'amour dit tant de choses. L'âme ourdit toujours une perte: d'haleine, de vue, de tout. L'amour digère le monde.

Je m'appelle Tarzan, et ma femme Liane; mais je l'appelle Jane, car je trouve ça plus joli. Mon épouse me dit souvent que *mes désirs font désordre*. Je suppose sans oser le lui avouer qu'elle doit avoir un occasionnel défaut de prononciation. Il me faut reconnaître (et je le fais très volontiers) que mon épouse a souvent raison. Pour être honnête, elle a même très souvent raison. En fait, elle a toujours raison. C'est pour cela que la vie de couple est une expérience passionnante: on découvre l'objectivité pure. Mais ça n'a pas toujours été simple, surtout pour elle. À une période, elle a voulu consulter un thérapeute de couple. Je l'ai accompagnée, pour qu'elle se sente soutenue dans sa démarche. Même si je n'ai pas compris ce que faisait le thérapeute, j'étais ému de la voir si souvent et autant pleurer, et je me suis rappelé qu'elle était un être humain comme tout le monde. Quelque chose d'important, dans un couple, c'est l'humour: quand elle est d'humeur noire, que ses yeux sont comme le ciel bleu entre les nuages et que l'atmosphère tourne à l'orage, eh bien, si j'avais de l'humour, je suis certain que ça s'arrangerait beaucoup plus vite. Les femmes ont surtout besoin qu'on les écoute, de se sentir comprises et aimées, et non pas de recettes ou de solutions; quand Jane me parle de ses doutes, de ses erreurs et de ses errements, je lui réponds simplement que «personne n'est parfait» et qu'«il faut de tout pour faire un monde». Ça la rassure je crois. En tout cas, après elle ne dit plus rien. Bref.

Maintenant je sais que je vais bientôt mourir et je ne sais pas comment le lui dire. Qui va changer le pneu de sa bicyclette lorsqu'il crèvera? Qui va l'écouter lorsqu'elle fustigera le sort fait aux femmes? Ma mort va lui compliquer les choses, et ça me gêne de la mettre dans cette situation. Quoi qu'on dise, un mari, ça rend service. Et puis surtout, on s'habitue. Un jour, elle a voulu un lapin d'appartement – les premiers mois, je voyais Coquin (c'était le nom du lapin) comme un rival sur mon territoire; mais petit à petit, j'ai appris à l'apprécier et je peux même dire qu'au moment où il est mort, je le considérais comme un membre de la famille. Je m'étais habitué. Et je crois bien que Jane s'est aussi habituée à moi. Ce que je ne voudrais pas, c'est qu'elle croie que je la laisse tomber, que ça m'est égal de mourir. Bref.

Mon problème –qui est devenu relatif parce que Jane m'accepte comme je suis et que *l'amour est une main douce qui écarte lentement le destin* (1), c'est que je considère comme absolument nécessaire d'éviter d'exprimer ses sentiments. Je ne sais pas pourquoi j'ai développé la conviction intime que dire, c'est non seulement mentir, mais aussi faire mourir. Je m'en voudrais de dire à Jane que je l'aime: j'aurais l'impression de répéter comme un perroquet une phrase mille fois entendue. Je sais aussi que souvent, on confond dépendre de quelqu'un et l'aimer, et que l'on se trompe d'abord soi-même sur ce que l'on ressent réellement. Pourtant je l'aime, je le sais, ce n'est pas une pensée ni un sentiment, c'est une évidence – même quand je serai mort je continuerai de la voir briller et elle continuera de m'éclairer.

Un dernier détail avant de tourner la page, c'est une broutille, mais mon vrai prénom, ce n'est pas Tarzan, c'est Georges. Je ne suis pas un menteur, seulement, pour être honnête, nous devons bien admettre qu'en amour, rien n'est simple. Tiens, voilà l'infirmière qui arrive, ça doit être l'heure de mon soin. Elle se prénomme Éliane, je crois –mais je l'appelle Jane: je trouve ça plus joli.

lA broutille

1) Sigfrid Siwertz (1882-1970)

LES ÉLUS LUS (CV)

Jeu d'échecs

Longtemps cette petite commune de la Côte fut dirigée par un syndic à poigne. Après sa disparition, les tensions entre les habitants ressurgirent de plus belle. Les citoyens élurent à la municipalité deux représentants du haut, deux du bas et l'instituteur hors parti. Lequel, lors de la séance où devait être choisi le syndic, se retrouva tout seul, les deux groupes refusant de siéger ensemble. C'est à ce moment-là que l'agent de police décida de prendre le pouvoir pour mettre un terme au désordre politique et se proclama «syndic providentiel provisoire». Les autorités cantonales firent intervenir la gendarmerie pour récupérer les clés des cellules du poste où il retenait les municipaux prisonniers. Comme on n'avait toujours pas de syndic, et qu'il était peu probable que les cinq puissent se mettre d'accord sur l'un d'entre eux, le Conseil d'État désigna le mieux élu pour occuper cette fonction. Aussitôt le premier de l'autre groupe démissionna et dans les quinze jours quitta le village en criant partout qu'il se vengerait. Cette défection fit plutôt mauvaise impression et une majorité de citoyens le remplacèrent par un ami du nouveau syndic lors de l'élection complémentaire. Peu à peu le municipal minoritaire glissa tout naturellement du côté de la majorité.

À la législature suivante, de peur de réveiller de vieux démons, la Municipalité se reconduisit tacitement. Personne n'osa s'y opposer. Le Conseil d'État ferma les yeux.

À la troisième échéance, comme l'antagonisme entre les deux côtés du village semblait s'être dilué dans une relative prospérité commune, le syndic convainquit ses collègues qu'il était temps de retrouver une légitimité populaire et de se présenter devant l'Assemblée communale.

Personne ne doutait de l'issue du scrutin. Lors du discours du 1er août, le préfet déclara que l'équipe en place serait naturellement réélue pour assurer la suite des travaux qu'elle avait entrepris pour le bien de la communauté. À l'occasion de ses vœux de bonne année, le syndic annonça fièrement à ses concitoyens que, grâce à la nouvelle loi électorale qui prescrivait son élection au suffrage universel, ils allaient pouvoir lui témoigner leur enthousiasme et leur gratitude en le plébiscitant.

*

Il n'avait pas prévu le retour au village dans le courant du mois de janvier de celui qui avait naguère démissionné et promis de se venger. Le nouveau venu se lança dans la campagne sans attendre. Il se prévalut de ses dix ans passés comme cadre au Département des finances à Lausanne pour se présenter comme spécialiste des problèmes de gestion communale et promit à ses concitoyens une meilleure utilisation des deniers publics et une diminution des impôts.

Le syndic en place regretta d'avoir cédé aux sirènes de la légitimité démocratique. Il chercha dès lors à se débarrasser de l'intrus, d'abord en déclarant que son absence l'avait éloigné des réalités locales, puis, devant le peu de succès de son argument, s'abaissa jusqu'à laisser entendre qu'il serait hasardeux de nommer à la tête de la commune une personne dont l'origine de la mère n'était pas très claire.

Ces allégations mesquines, au lieu de renforcer sa crédibilité, éloignèrent de lui une partie de la population. Toutefois les deux furent élus à la Municipalité. Et les deux se présentèrent comme candidats à la syndicature.

*

Vers deux heures de l'après-midi, le président de la commission électorale, membre du parti du syndic sortant, prit connaissance avec stupéfaction du résultat du scrutin. Il mit soigneusement les bulletins sous scellés et, comprenant que le vent avait tourné, se précipita à l'Auberge du Golf, quartier général de l'adversaire. Celui-ci s'empressa de convier la population à fêter sa victoire dans la grande salle du village. Quand le syndic apprit la nouvelle, il piqua une colère noire, mais il n'y avait plus dans la cour de l'Hôtel de Ville que sa secrétaire et l'agent de police pour l'entendre hurler depuis le balcon de son bureau que le vote ne serait pas officiel tant que les bulletins n'auraient pas été vérifiés par la préfecture.

Le policier comprit le message et se précipita à l'Auberge du Golf pour demander les clés du local de vote au président de la commission électorale, qui, déjà passablement ivre, mit quelques minutes à les trouver. Une heure plus tard, le carton scellé des bulletins de votes était entre les mains du représentant du canton au chef-lieu du district.

Le soir même le préfet déclara qu'il avait constaté de nombreuses irrégularités et que, contrairement à ce qui avait été annoncé, le syndic était reconduit dans ses fonctions.

Entretemps, la réception offerte par l'adversaire pour célébrer sa victoire s'était muée en grande fête villageoise. Les militants du parti du syndic sortant, ignorant le résultat officiel, s'étaient empressés de féliciter le nouvel élu avec une chaleur proportionnelle aux efforts qu'ils avaient déployés contre lui pendant la campagne.

Le lendemain matin, quand l'adversaire apprit la décision officielle, il haussa les épaules et déclara que cette manœuvre désespérée ne l'étonnait pas du tout vu que le préfet était le beau-frère du vaincu.

Le Conseil d'État, alerté par la divergence des résultats, se donna le temps de la réflexion. Puis, considérant que la population avait fêté joyeusement le nouveau venu et que le syndic sortant n'avait jamais vraiment été élu, il décida de valider le premier résultat sans même exiger un recomptage des voix. On promit au préfet de le maintenir à son poste si sa secrétaire s'accusait d'avoir inversé le résultat du vote. Elle put ainsi s'acheter une nouvelle voiture.

L'ancien syndic, dépité, renonça à son élection à la Municipalité. On raconte que c'est Simone son épouse, peut-être dans l'espoir d'un partage plus équitable des tâches ménagères, qui l'avait finalement convaincu que ses concitoyens ne le méritaient pas.

Certains pensent que Laurent, une fois sa colère passée, ne sera pas mécontent de rentrer dans le rang et qu'il retrouvera le plaisir souverain de tout citoyen, celui de râler contre les autorités.

M. R.-G

Philosophie politico-culinaire

Dialectik et toque

LE menu est sévère et l'électeur au bord de l'indigestion. À peine le hors-d'œuvre des communales servi, voici que le bouillon des fédérales pointe son nez. Le plat de résistance viendra avec les cantonales, précédées par un entremets flatteur: l'élection de Miss Radasse au Comptoir suisse. Il y a de quoi réclamer l'asile politique au Groland (1).

S'annonce également un florilège d'occasions pour observer le maniement de la métaphore gastro-alimentaire: *programme réchauffé*, *vert de trop*, *gauche caviar*, *droite cassoulet*. Tout cela n'est pas dénué de bon sens. Un siècle et demi après les philosophes allemands, il est temps de retourner cette cafetière hégélienne et savourer la dialectik de la toque. Qu'est-ce qu'un processus de cuisson, sinon la transformation d'éléments antagonistes (2) en une nouvelle entité?

Reste à choisir le mode de transformation, soit le programme de transition. Une viande cuite rapidement, saisie à même le feu et servie dans d'abondants saignements conviendra aux bolcheviks. La variante maoïste (3) utilisera le wok, ou la coco-pression qui n'est autre qu'un caquelon ayant fait son autocritique. Et qu'est-ce que le *Socialisme dans un seul pays* sinon une conserve?

L'essentiel est dans la vitesse, affirme Paul Virilio en franchissant le mur du çon sans essence. La social-démocratie n'est finalement qu'une cuisson lente et son pinacle: le confit. Mais du gras du confit se dégage une odeur de transgression, un petit relent de Georges Frêche. Une appétence qui s'accommode mal des multiples programmes prohibitionnistes de la social-démocratie tendance pisse-vinaigre. Qu'à cela ne tienne, nous avons déniché une recette de confit maigre! Et si le canard penche trop du pied gauche, rabattons-nous sur une révolution bourgeoise. Le livre de cuisine médiévale de Jeanne Bourin, celle qui opine de la phlébite, vient d'être réédité.

Cuisine médiévale: révoltons une bourgeoise!

Flammarion publie une réédition du livre de l'historienne Jeanne Bourin, écrit en collaboration avec Jeannine Thomassin, cuisinière adaptatrice. Très belle réédition avec moult enluminures et jaquette toilée, que nous aurions toutefois préférée en couenne de marcassin. Les recettes originales, en latin ou en vieux français, sont extraites du *Viander* de Taillevent (publié en 1490, soit environ un siècle après le manuscrit), du *Ménagier de Paris* (4) (composé vers 1393 par un bourgeois parisien) et du *Liber de Coquina* (5) écrit anonymement en latin, au début du XIVe en Italie méridionale. Ces recettes sont suivies d'une adaptation conforme à nos fourneaux et en langue compréhensible par les djeun's des banlieues.

Le lecteur sera sans doute surpris par l'usage courant que l'on faisait des épices (safran, girofles, gingembre, cannelle) et du miel. La moutarde n'était pas encore en tube et se désignait à l'époque *mou ardent*, car elle était obtenue en écrasant des graines de sénevé dans du moût de raisin (6).

O. M.

Jeanne Bourin
Cuisine médiévale
pour les tables d'ajourd'hui,
Flammarion, 2010, 239 p., Frs 55.80

1) *«L'actualité vous emmerde, la politique vous fait chier, vous n'avez pas peur des gros mots: putain bienvenue au Groland!»* (Jules Édouard Moustic, tous les sadis en clair à 20h20 sur Canal)

2) Selon la diététique chinoise, la carotte est *yin*, le céleri est *yang*, la synthèse mire les pois et les petits pois sont rouges.

3) *«Ce n'est pas la première fois que les* spaghetti *croisaient mon destin politique. En 1964 l'Union des étudiants communistes causait bien des soucis à la direction du parti, qui avait envoyé Roland Leroy y remettre de l'ordre et surveiller ceux qu'on appelait «les Italiens», rénovateurs d'alors, et les prochinois.*
Quand il croisait l'un d'eux, si Leroy lui disait en souriant: «Alors, camarade, tu manges tes spaghetti *avec des baguettes?», le ci-devant était assuré d'être exclu dans l'heure qui suivait.*
Je m'y étais essayé, dans un petit restaurant chinois du quartier latin. Un désastre! Je me résignais à être incapable d'être «italien», encore moins «chinois». Je devins donc trotskyste: si partout on mangeait mal les spaghetti, *la faute en incombait assurément à Staline...»* (M. Field, *L'homme aux pâtes*, Barrault, 1989, p. 78)

4) Se trouve p.229, la recette d'une poudre aphrodisiaque à base de carcasses d'écrevisses. Celle-ci se termine par: *«et croy que ce serre»*. Ce qui atteste que, déjà un demi-millénaire avant l'apparition de l'homéopathie, l'effet placebo s'abattait sur les libertins telle la vérole sur le bas-clergé.

5) Qui, signalons-le à l'intention des élus à moins de 2'000 watts dont la culture va de *Pif-gadget* n° 137 à *Vigousse* n° 59, n'est pas un manuel à l'usage des coquins libertins.

6) Et non du *senape* dans le poumon de l'Italien.

Brouet Georgé (ragoût de veau)

Pour 4 convives , il faut:
100 g de lard maigre
3 oignons coupés en lamelles fines
1 kg de ragoût de veau pour blanquette (mélange de viande maigre, entremêlée et de craquant)
100 g de foie de veau/mouton/volaille
2 cuillerées à soupe de vinaigre de vin ou un peu de vin blanc sec
100 g de pain rassis grillé et broyé
(ou de la chapelure)
Le jus d'un demi-citron
Épices:
Une demi-cuillère à café de gingembre râpé
(ou en poudre)
Une demi-cuillère à café de cannelle en poudre
2 clous de girofle
Les grains de 4 gousses de cardamome
Une pointe de safran

Faire fondre le lard coupé en dés dans une cocotte, avec un peu de gras. Puis faire revenir les oignons et enfin les morceaux de veau. Une fois le mélange coloré, couvrir d'eau, saler, poivrer, ajouter le vinaigre ou le vin et les épices. Laisser mijoter 1 heure 1/2 en veillant à ce qu'il reste du jus. Cuire à peine quelques minutes les morceaux de foie entier dans la cocotte. Faire tremper dans un bol le pain grillé (ou la chapelure) avec du jus de cuisson. Ajouter le foie. Broyez au mixer, ajouter un peu de gingembre, de cannelle et le jus de citron. Verser dans la cocotte pour lier la sauce et servir chaud. Puis mangeailler, car *facere ripaliam, hoc est indulgere ventri.*

Confit maigre: ode à la tendance pisse-vinaigre de la social-démocratie

Le confit est une cuisson lente dans une inondation de gras aromatisé (généralement d'oie ou de canard). Nous avons sélectionné une recette de confit à l'envers de la tradition, car la cuisson se fait dans un bouillon de légumes au thé et à la cannelle. Le thé a la vertu de dissoudre les graisses et la cannelle le cholestérol. Elle est extraite d'un livre remarquable du Chef Philippe Delacourcelle sur une cuisine aux épices. L'ouvrage se termine par un carnet d'épices, très complet en lien avec les diverses recettes.

Ingrédients pour 4 personnes
4 cuisses de canard (800 g)
1 oignon
1 carotte
1 poireau
4 cuillères à soupe de thé fumé,
4 bâtons de cannelle
30 g de beurre
1 cuillère à café de maïzena
Gros et petit sel
Commencer par dégraisser les cuisses de canard, éplucher les légumes et mettre le tout dans un faitout avec le thé, les bâtons de cannelle et une tombée de gros sel. Il est dit de laisser mijoter le tout 1 h. Expérience faite, compter entre 1 h et 2 h selon la vigueur du canard.
Égoutter les cuisses et préparez la sauce, en filtrant 2 dl de jus de cuisson dégraissé. Porter à ébullition, ajouter la maïzena diluée dans un peu d'eau, fouetter puis incorporer le beurre en morceaux (je ne l'ai pas fait), saler et continuer à fouetter.
Servir les cuisses nappées de sauce. En accompagnement, je suggère des pommes de terre écrasées à la fève *tonka*, de réalisation très simple et mettant bien en avant le goût de l'épice.

Pomme de terre écrasée à la fève tonka

Il serait tentant mais faux de croire que la fève *tonka* vient du Tonkin, ou à pied par la Chine, car elle nous arrive en bateau du bassin de l'Orénoque. L'arbre qui la pond se nomme *tonka* ou *kumaru*, d'où la deuxième appellation de la graine: la *coumarine*. Tombée en désuétude, car elle est toxique à haute dose (comme sa cousine la muscade), la fève *tonka* est une épice à la fois douce et forte comme la vanille. Elle s'utilise généralement en pâtisserie, mais le Chef, oui Chef, Delacourcelle en propose deux recettes qui la marient à la pomme de terre.
Pour faire de la bonne patate écrasée, il faut cuire les patates en robe des champs, de sorte qu'elles restent fermes, et leur faire passer un séjour de 12h au moins au réfrigérateur. Cela évite aux pommes de terre de devenir collantes une fois écrasées. Le lendemain, on les pèle et on les écrase en y incorporant en quantité égale de l'huile d'olive et de l'huile d'arachide, la fève *tonka* râpée, tout en procédant progressivement et en goûtant. Salez légèrement et faites chauffer doucement en remuant. Pour 500 g de pommes de terre, compter une fève et 1 à 2 cuillerées à soupe d'huile d'olive et d'arachide.

Notules incrédules, croyances, errances

Pigeon vole

«LES voyageurs du vol 714 à destination de Sydney sont priés de se rendre à la porte n° 23.» Suave est la voix de l'hôtesse qui susurre dans le micro. Sauf qu'auparavant, vous aurez subi toutes sortes de contrôles. On vous aura demandé de déposer votre bagage à main sur un tapis roulant, de vider vos poches dans un bac en plastique, de passer par un portillon, voire d'ôter vos chaussures… Il s'agit prétendument de mesures contre les attentats terroristes. Vraiment?

Dans les années soixante, on a connu les premiers détournements d'avions, souvent vers Cuba. C'était presque devenu un sujet de plaisanterie: «Ah, tu vas à Mexico? Eh bien, tu m'enverras une carte postale de La Havane.» La méthode était simple: à l'époque, on n'employait pas de détecteurs de métaux; il suffisait au terroriste d'emporter un pistolet dans son sac et de le braquer en temps voulu sur une hôtesse de l'air, puis sur le pilote, en lui disant: «Ceci est un détournement.» Le commandant n'avait guère d'autre choix que d'obtempérer — à moins qu'il ne puisse arguer d'un manque de carburant. Il n'y avait en général pas de victimes, tout au plus la contrariété de ne pas avoir atteint sa destination. Et, tout de même, beaucoup d'angoisse.

Dans les années septante, les choses se sont terriblement aggravées. Il y a eu

des détournements dramatiques, dont certains se sont terminés par une prise d'assaut et un bain de sang. On a commencé à renforcer les mesures de sécurité.

Parallèlement sont venues les bombes — généralement dans la soute (les terroristes de l'époque étaient moins suicidaires qu'aujourd'hui et évitaient de prendre place à bord de l'avion). Il ne s'agissait plus de détourner, mais de faire sauter l'aéronef en plein vol. Là, il y avait volonté délibérée de tuer un maximum de personnes.

Ensuite, bien sûr, est venu l'attentat du 11 septembre 2001. C'est depuis cet événement inouï, presque impensable, — et, si on se place du point de vue des terroristes, ce succès pour le moins fracassant — que les contrôles sont devenus draconiens. Plus question d'avoir sur soi ne serait-ce qu'un couteau suisse, des ciseaux à ongles ou une bouteille contenant plus de 100 ml de liquide.

Or à ma grande horreur, je me suis aperçu que durant les dix dernières années, je trimballais dans ma trousse de toilette — laquelle prend place dans mon bagage à main, puisqu'elle contient aussi des médicaments — un rasoir mécanique avec son paquet de lames de rechange. Cet arsenal potentiel a passé tous les contrôles dans plusieurs aéroports. Depuis que je me suis rendu compte de la chose, je mets bien sûr mon rasoir dans le bagage de soute.

Mais là n'est pas la question. Il me semble qu'un groupe de terroristes déterminés et prêts à tout pourrait détourner un avion sans forcément disposer d'armes. On peut étrangler quelqu'un avec un lacet de soulier, un bas nylon, voire à mains nues. Seule condition: il faut être plusieurs, car un individu solitaire se ferait sans doute rapidement maîtriser par les passagers.

Les mesures contraignantes prises au départ des aéroports — et qui coûtent très cher — ne sauraient donc dissuader des individus résolus. Loin de moi l'idée de minimiser l'horreur des attentats et les risques encourus. Mais même un spécialiste de l'aviation comme le Français Pierre Condom estime ces précautions disproportionnées. Elles ne sont là que pour rassurer le voyageur, donc pour ne pas faire fuir la clientèle.

C'est prendre un peu les gens pour des pigeons… voyageurs, en l'occurrence.

Le reste est superstition. *F. C.*

Auto-évaluation

On connaît désormais la valeur d'un député UDC vaudois

A son arrivée à Lomé samedi dernier, il est amené par son contact dans une villa de la banlieue, où il est séquestré par quatre autres malfrats. «Ils réclamaient 1,5 million de francs pour me libérer. J'ai palabré durant 24 heures et j'ai réussi à faire baisser la rançon à 7000 francs suisses», poursuit Gabriel Poncet.

Le Courrier, 25 février 2011

Services publics

À Genève, l'apothéose du perfectionnisme helvétique

Remarques:
Les conducteurs s'informeront spécialement vers les responsables pour les sorties de cette journée et effectueront les arrêts nécessaires pour desservir au mieux les attentes de la clientèle lorsque cette dernière sera en attente à des arrêts non desservis (exemple rue François-Dussaud).

Transports publics genevois, instruction de service, n° 694/01, 11 février 2011

Petits Mickays et grands principes

Tibet & Duchâteau
À la poursuite du griffon d'or
(Ric Hochet n° 78)
Lombard, 2010, 61 p., Frs 17.60

Avec près de 80 volumes des aventures de Ric Hochet (et presque autant de Chick Bill), le dessinateur Tibet se range dans les gros producteurs de l'école franco-belge, qu'il incarnait à lui seul, en bon Marseillais devenu Bruxellois, amateur de gros gags et de calembours faciles. Depuis 1955, le journaliste Ric Hochet a suivi la mode en matière de coiffure: ses tifs sont descendus et remontés le long de sa nuque au gré des modes; en revanche il a persisté à porter le pull à col roulé du milieu des années soixante. Par ses intrigues policières sans relief et sans surprise, même pour un public enfantin, par ses personnages démodés dès l'origine (comme le commissaire Bourdon et sa nièce Nadine), la série donne peu à voir de l'évolution de la société durant ces dernières décennies.

L'intérêt de cet album posthume (le dessinateur est mort à la vingt-huitième planche) ne résidera évidemment pas dans son contenu, vaguement antisiniste (des Chinois maffieux grotesques) et quelque peu homophobe (un couple de jeunes gens très cupides). En revanche, *À la poursuite du griffon d'or* donne à voir un aperçu très complet du mode de travail d'un producteur de BD semi-industrielle. Les éditions du Lombard ont choisi de faire paraître l'album en l'état, soit en noir et blanc, avec pour chaque page le découpage esquissé dans un cahier quadrillé à spirale à côté de l'état des dessins (terminés, partiellement encrés, esquissés). Il ne manque que le scénario, qui aurait permis de comprendre la marge d'interprétation du dessinateur. On voit aussi assez clairement le partage des rôles entre le dessinateur en titre et son assistant «décoriste», notamment pour tout ce qui a trait aux éléments techniques (bâtiments, voitures) et au remplissage des à-plats de noir. De nos jours, on ne produit plus à soi tout seul quatre ou cinq albums par année.

Lewis Trondheim
Est-ce qu'on ment aux gens qu'on aime ?
(Ralph Azham 1)
Dupuis, 2011, 46 p., Frs 20.10

Ralph, un enfant bleui par l'exposition aux deux lunes, possède un don qui le distingue de tous les autres habitants de la contrée: il peut deviner toutes les morts et toutes les naissances passées, surtout celles qu'on cherche à cacher. De ce fait, il parvient à se mettre à dos tout son village. En plus, il diffère physiquement de ses compatriotes. Dans un vague décor de fantastique médiéval, avec ses habituels personnages animaliers, Trondheim atteint une rare poésie en expérimentant cette mise en dessins humoristiques d'un scénario pas drôle du tout. L'effet de contraste va bien avec notre époque, qui déguise de vieilles horreurs sous les oripeaux de la modernité.

Emmanuel Lepage
Voyage aux îles de la Désolation
Futuropolis, 2011, 158 p., Frs 41.80

De longue date les finistères, les bouts du monde fascinent les humains. À la pointe de la Bretagne, au Kerry, en Islande ou au Spitzberg, nous cherchons le point final, la lande ultime, la falaise où le monde bascule, comme si la Terre avait encore pour nous la forme d'un disque dont il faut à tout prix s'approcher du bord.

Le voyage aux îles de la Désolation est un album hors normes (ce qui assez habituel chez Futuropolis, il faut le reconnaître). Le dessinateur Lepage a eu le privilège de participer à la rotation annuelle du navire ravitailleur des TAAF (Terres australes et antarctiques françaises). Des Crozet, de Kerguelen et des autres, il a rapporté des croquis, des aquarelles, des portraits qu'il insère dans un récit de voyage en bandes dessinées. On y trouvera le souffle de l'immensité (océanique, céleste et géologique) dans de somptueuses doubles pages, l'histoire de la découverte de ces îles au milieu du néant, une description presque ethnologique du mode de vie et des rituels des «hivernants» des quarantièmes rugissants et des réflexions sur la pratique du dessin à l'ère de la photo numérique (avec cette question fondamentale: comment tracer sur le papier un éléphant de mer quand on ne parvient pas à déterminer son schéma corporel?).

Dans ces pages passe un souffle qui manque à bien des récits d'aventures.

Barral & Veys
Le piège machiavélique
(Philip et Francis 2)
Dargaud, 2011, 56 p., Frs 23.50

Nul et vulgaire: pour son mariage avec Olrik, la reine Élisabeth se rasera les aisselles. Lamentable et poussive, cette série parallèle se veut une parodie de Blake et Mortimer. Le dessin, le ton et les gags sont démarqués des albums *Cinémastock* d'Alexis et Gotlib, mais sans le moindre délire. Dargaud, détenteur des droits des héros d'Edgar P. Jacobs, s'autorise ce qui tomberait sous le coup de la loi chez un autre éditeur. *(M. Sw.)*

À table !

Manger – parler

PARU voici une dizaine d'années, *Tout est illuminé* (même éditeur) avait fait sensation, tout comme l'objet d'une belle adaptation cinématographique par l'acteur Liev Schreiber. Le très jeune écrivain new-yorkais (de Brooklyn, pour être précis) Jonathan Safran Foer y relatait les péripéties, en Ukraine, d'un jeune écrivain juif new-yorkais (portant le nom de l'auteur) qui cherchait à découvrir comment une partie de sa famille avait pu survivre aux persécutions du régime nazi. Cette quête des origines donnera lieu à un récit tragique, empli aussi de fantaisie, d'audaces narratives et verbales.

On peut supposer que le succès éditorial de ce livre aura donné à Foer les moyens (temporels) de se lancer dans l'enquête minutieuse qui débouchera sur *Faut-il manger les animaux ?* C'est en tout cas son tout nouveau statut de père qui le motivera: *«lorsque j'ai appris que j'allais être père, j'ai ressenti des pulsions inattendues. Je me suis mis à ranger la maison, à remplacer des ampoules grillées, à nettoyer les vitres et à classer des papiers. J'ai fait ajuster mes lunettes* (…)*, je me suis soumis à mon premier bilan médical depuis dix ans… et j'ai décidé d'écrire un livre sur le fait de manger des animaux.»*

En tant que père, l'auteur est bien naturellement soucieux de garantir à son fils le meilleur des mondes possibles. L'alimentation jouera un rôle essentiel, et les animaux y participent. De telles considérations tombent sous le sens. Reste la manière de les développer. Elle donnera lieu à un livre formidable, qui mêle, avec énergie et retenue, souvenirs personnels, valeurs culturelles, analyse philosophique notamment sur la notion de douleur, documentation fouillée sur l'industrie agroalimentaire.

Foer a de tout temps entretenu des rapports ambivalents avec les animaux. Ceux qu'il a côtoyés dans son enfance, ceux qu'il a trouvés dans son assiette. Sensibilisé par de multiples influences, il deviendra végétarien à moult reprises avant d'adopter définitivement ce régime. Longtemps hostile à détenir un animal domestique, il a fini par adopter un chiot trouvé dans la rue, George, qui deviendra son compagnon de méditations, par exemple à propos de la question de savoir s'il est correct ou non manger des chiens, qui donnera lieu à des pages d'explorations logiques qui donnent le vertige.

Est-ce pour autant si simple de renoncer à la viande (du latin *vivenda*, «ce qui sert à la vie») animale, surtout quand elle fait partie de l'histoire de l'alimentation familiale? *«Dans la tradition juive de ma famille, j'ai peu à peu appris que la nourriture remplissait deux fonctions parallèles: elle nourrit et elle vous aide à vous souvenir. Manger et raconter des histoires sont deux choses inséparables.»* Une histoire aura marqué Foer en particulier, la trajectoire de sa grand-mère. Rescapée de la Shoah, elle se sera dans sa fuite nourrie avec les pires difficultés, des morceaux que les autres laissaient. Elle croise un fermier russe qui par compassion lui offre un morceau de viande. Tout affamée qu'elle est, elle le refuse, c'est du porc. Juive convaincue, elle ne mange jamais de porc. Le petit-fils, juif convaincu lui aussi, l'interroge: *«Pas même si ça te sauvait la vie?»* La réponse est sans appel et marquera le petit-fils devenu écrivain: *«Si plus rien n'a d'importance il n'y a rien à sauver.»* Établie en Amérique, la survivante à pieds nus de la Guerre aura une famille, elle deviendra aux yeux des siens *«la Plus Grande Cuisinière de Tous les Temps»* pour son poulet aux carottes. Une recette modeste, pourtant.

Devenu père, devenu végétarien, Foer s'interroge. Comment évoquer devant son fils son arrière-grand-mère, puisqu'à table on parle, si l'enfant se voit privé de ce plat qui aura tant signifié? Comment maintenir ce besoin de transmission?

Demeure cette préoccupation, celle d'une bonne vie à sa descendance À cette fin, il importe de connaître, de *comprendre* (le chroniqueur reprend ici à dessein le titre du splendide chapitre conclusif que Bourdieu a donné à *La misère du monde.*) Et Foer de se lancer dans une enquête implacable. Implacable car totale. Totale sur le fond, totale aussi sur la forme que prend cet objet qu'est un livre.

Sur le fond, il est question de notre rapport aux animaux, ceux qu'on aime d'affection comme ceux qu'on aime à consommer. Pour ces derniers, des faits sont récoltés. Quel est le chemin parcouru par un animal avant de parvenir dans notre assiette? Quels modes d'élevages (on saura, p. 80, ce que signifie le label «en plein air» pour les poulets), quelles techniques d'abattage –l'auteur nous rappellera que Henry Ford s'est inspiré des techniques en vigueur dans les abattoirs de Chicago–, et pour les animaux marins, quels moyens de pêche, avec quelles conséquences (on apprendra le sens du terme *bycatch*)?

L'accumulation de faits est portée par des statistiques multiples, détaillées en même temps que parfaitement intelligibles. On retiendra quelques chiffres emblématiques: moins de 20 parmi les 20'000 plantes comestibles recensées sur la planète fournissent 90 % de la consommation nord-américaine en la matière. En cinquante ans, aux USA, le coût moyen d'un logement neuf aura augmenté de 1500 %, celui des œufs et de la viande n'aura même pas doublé, du moins, ajoute malicieusement l'auteur, *«si l'on laisse de côté les coûts externalisés – subventions agricoles, impact environnemental, maladies humaines.»* Les poulets de chair proviennent pour 99,94 % d'un élevage industriel, les poules élevées pour leurs œufs de 96,57 %. On saura, en passant, qu'il existe donc deux types de ces volatiles. À propos, 9 milliards de poulets sont élevés annuellement aux USA.

L'Office fédéral de la statistique est réputé, entre autres fines mesures, pour tenir de tels comptages. Du moins s'appliquant aux chiffres bruts. Quant à savoir l'origine des poulets des vaches des crevettes du thon que l'on se plaît à parfois produire, le plus souvent consommer en Suisse, affaire à suivre.

Le travail entrepris par Foer ne se limite pas à l'effarante récolte statistique (la statistique est souvent effarante). Il s'est rendu «sur place». Il a rencontré des entrepreneurs agroalimentaires aux perspectives multiples, il a interrogé des textes philosophiques. Kant, Walter Benjamin, d'autres aussi dont l'inévitable Derrida, se voient convoqués.

Avec la forme donnée à ce livre, retour aux statistiques, qu'on a tendance à oublier si vite. Des titres évocateurs, des dessins, des cadrages. Arrêtons-nous un instant sur les pages 102-103. Nous y verrons un rectangle vide mesurant 430 cm². *«Pratiquement toutes les volailles dites* carefee *bénéficient d'à peu près le même espace.»*

Faut-il manger les animaux ? est-il un ouvrage militant? Sans doute aucun. On aurait cependant tort d'y voir une tentative, richement nourrie, de prosélytisme en faveur de la cause végétarienne. Il s'agit d'un essai, d'une dispute. Foer sait maintenant d'où il vient, tente de comprendre où et comment il vit. Et s'inquiète de ce qu'il adviendra de son petit enfant. Le chroniqueur serait tenté de dire que lui aussi.

G. M.

Jonathan Safran Foer
Faut-il manger les animaux ?
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gilles Berton et Raymond Clarinard
L'Olivier, janvier 2011, 363 p., Frs 39.80

Belfast and furious

Sorj Chalandon
Mon traître
Livre de Poche, 2009, 216 p., Frs 13.40

Un jeune luthier parisien découvre l'Irlande du Nord, le froid du climat et la chaleur des pubs, les vertus diurétiques de la bière, et la solide amitié qui unit les combattants nationalistes. Petit à petit, entre Belfast et Paris, cet artisan, dénué de toute préoccupation sociale et politique dans son pays, devient une sorte de «porteur de valises» pour l'IRA. Après les accords de paix de 1998 surgissent certaines révélations… Le titre dit la suite.

Le roman de Chalandon donne bien la mesure de la fascination et de l'empathie que pouvait susciter la lutte contre les unionistes et les Britanniques, de la force de cette armée républicaine irlandaise qui a servi de modèle à tous les mouvements anticolonialistes militarisés depuis un siècle. Il montre aussi combien l'internationalisme fervent a pu servir d'horizon d'attente, de cause de substitution, de pays aussi idéal qu'imaginaire pour une génération d'Européens.

Malheureusement, l'auteur, ex-journaliste à *Libération* ayant suivi les affaires irlandaises depuis des lustres, se tient très à distance de son sujet en imaginant un héros-narrateur d'une incommensurable naïveté politique (et humaine). On ressent bien sûr la déception de Chalandon lorsqu'il découvrit la trahison de son ami, vécue sur un mode personnel, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait été plus intéressant (plus varié aussi, car les redites sont innombrables) d'accroître l'implication de l'auteur, de parler de son métier de journaliste fortement engagé, et d'entrer un peu dans les détails de l'apartheid ulstérien, de l'organisation du combat républicain ou du difficile passage de la lutte armée à la participation démocratique. *(C. S.)*

Nomen, omen et cetera

Comme l'or…

CHRONIQUE

Léger gain pour la Bourse suisse

GEORGES FRANC*

Pour son premier jour de cotation hebdomadaire, la Bourse de Tokyo a clôturé hier sur une baisse de 0.60%

La Liberté, 29 mars 2011

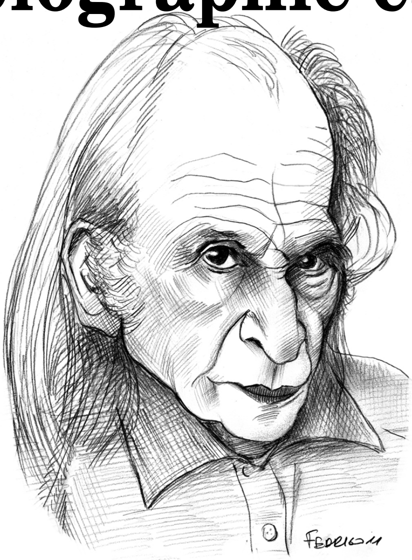
Une biographie canine

Si vous êtes indemne de la cynolâtrie ambiante qui fait radoter la plupart de nos contemporains, communier adu[y]lescents et sénescents, nantis et démunis, bobos et bonobos (bourgeois non bohèmes), tatoués et non tatoués dans un culte hypnotique qui nous vaut des trottoirs ponctuellement souillés et oblige l'aventureux piéton à marcher yeux baissés dans la tentative, souvent déjouée, de ne pas maculer ses semelles, et que, cependant, le mystère de nos affections et le retentissement sur elles de l'environnement historique où elles adviennent vous troublent, alors ce mince roman est pour vous.

Comme l'indique le titre du livre, Tibor Déry raconte simplement l'histoire d'un chien, et comment celle-ci s'entrelace à la vie de ses maîtres adoptifs. La courte existence d'une chienne plus précisément, baptisée benoîtement Niki, de la Hongrie de 1948, un an avant la période de purges que couronnera le procès Rajk, à celle de 1955, marquée par les soubresauts de l'après-Staline qui entraîneront l'élargissement de quelques survivants de l'an 49. Mais de cela rien n'est explicitement dit, puisque c'est l'animal qui constitue le pivot du récit, à l'instar de l'âne Balthazar, héros d'un film emblématique de Robert Bresson.

Le premier quart du livre couvre la période insouciante de la jeunesse de Niki : sa découverte du monde, sa rencontre avec ses adoptants, ses brèves amours, l'unique portée qui en procède. Les trois autres quarts dépeignent les circonstances qui causeront la frustration de l'animal et, indirectement, son dépérissement précoce : la promotion assortie d'un déménagement en ville puis la dégradation professionnelle de Monsieur Ancsa, son arrestation sans motif allégué, incompréhensible occultation aux yeux de la chienne, l'ostracisme social qui en découlera pour Madame Ancsa. Mais revenons un peu en arrière.

Dans la banlieue de Budapest le ménage Ancsa, gens ordinaires (le mari, ingénieur, adhère à la tâche de transformation du pays prônée par le régime communiste), ronronne mélancoliquement une vie caillée par le souvenir de leur fils unique tombé à Voronej, dans les rangs de l'armée hongroise engagée aux côtés des Allemands contre l'Union soviétique. La survenue dans leur jardin d'une jeune chienne qui y réapparaîtra à heures fixes et les élira pour protecteurs, quoiqu'elle appartienne déjà à un maître qui la rudoie, les empêchera de s'atrophier et les fera aimer à nouveau. Et pourtant ils avaient évité de l'y encourager, par crainte de la dépendance que risquait d'engendrer un tel attachement. C'est que, comme le constate l'auteur : *«Il n'existe pas de dictature plus féroce ni plus sournoise que celle de l'amour. Quand l'amour s'accompagne de faiblesse ou de détresse, il peut vaincre non seulement l'antipathie, mais l'indifférence. L'homme est incapable de se dégager de son étreinte et les bêtes mêmes n'y parviennent que rarement. Aucune arme n'est efficace contre lui puisqu'il parvient à neutraliser la négation même. Et à tout cela s'ajoute que le mutisme d'une bête, incapable de plaider sa cause, est une arme bien plus percutante que les arguments les plus irrésistibles. Que peut-on en effet répondre à un silence qui n'attaque pas seulement un point de vue, mais la personne même de l'interlocuteur ?»*



«Ce qui la peinait le plus, c'était le silence de l'animal, le mutisme de tout son corps. La chienne ne pleurait pas, ne ripostait pas, ne protestait pas, ne demandait pas d'explications et il était impossible de la convaincre : elle se résignait en silence à son sort. Ce silence, qui ressemblait à l'ultime silence du prisonnier brisé dans sa chair et dans son âme était, pour Mme Ancsa, comme une protestation violente de l'existence elle-même.»

Tibor Déry, *Niki ou l'histoire d'un chien*

L'hybridation du regard

Entre une vision radicalement canine à jamais inaccessible (on ne connaît pas de littérature chienne et si elle existe, c'est bien à notre insu) et les pièges idéalisants de la projection anthropomorphique, Tibor Déry a su trouver le juste équilibre. Hormis çà et là quelques incidentes ironiques et allusives, de toute manière intelligibles aux seuls animaux humains, sur l'absurde et cruelle réalité hongroise de ces années, la narration se développe en fonction des répercussions sur l'existence de la chienne des épisodes de la vie de ses maîtres, de la façon dont le monde humain est réfracté par son regard, réverbéré par sa perception, et interfère avec ses appétits. L'animal est au centre ; on focalise sur lui. Son comportement observable ou son ressenti supputable donnent la mesure des événements. Illustrons ce parti pris par une notation du narrateur, lors de la description d'une frénétique et infructueuse chasse au lièvre : *«Bien que le seul héros du présent récit soit une chienne, être de luxe parfaitement inutile socialement parlant, et que le ménage Ancsa ne s'y inscrive qu'à titre accessoire, en qualité de figurant, ce qui fait que nous n'avons pas à décrire en détail les états d'âme successifs de l'ingénieur…»*

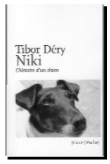
L'histoire de l'animal dessine donc en creux le destin des humains, sans que l'auteur oublie jamais le décalage, tissé de malentendus, qui caractérise leurs univers incommensurables, car l'homme et l'animal n'ont en partage ni commun langage ni commune appréhension du temps. Ainsi, lorsque Madame Ancsa s'absentait, assurant verbalement à Niki qu'elle n'en aurait pas pour longtemps, le regard de la chienne *«n'était chargé –pour autant que l'intelligence humaine puisse analyser le regard d'un chien– ni d'imprécations, ni de fureur, ni de déception. C'était un regard vide, le néant lui-même, l'indifférence au-delà de tout désespoir, la résignation à la mort ; un regard éteint au point de sembler quasi stupide.»* D'où, ensuite, les transports de joie disproportionnés qui accueillent son retour. Mais cet écart dans les sensibilités ne va pas quelquefois sans causer d'irritation chez Madame Ancsa, demeurée si longtemps sans nouvelles de son mari incarcéré. Elle en veut à sa chienne de sembler incriminer l'univers entier pour une anodine piqûre de guêpe ou les quintes de toux qui l'affectent, alors que les humains de cette époque, qui souffrent davantage, extériorisent tellement moins : *«Niki savait se taire de façon si sonore que tout le logis retentissait de son silence. Elle se faisait si petite que la pièce était pleine de sa présence.»*

Les deux versants de l'existence de Niki auront ainsi été : son adoption persuasivement suggérée par elle à un couple récalcitrant, mais débonnaire, et sa jeunesse heureuse auprès d'eux dans une banlieue verdoyante qui lui procurait un foisonnement d'expériences sensorielles et un vaste champ de prouesses athlétiques ; puis l'exil au centre-ville dans un espace restreint, avec pour piètres substituts mémoriels du paradis perdu, après l'arrestation de Monsieur Ancsa, le don fait par sa maîtresse à la chienne, pour s'y coucher dessus, de la chemise de nuit du mari tout imprégnée de son odeur, un ballon qu'elle déchiquettera et secouera furieusement, une fois percé, comme s'il était une bête blessée dont il convient de chasser l'âme, détruisant *«avec une fureur sanguinaire l'objet même qui, pour de brèves minutes, lui redonnait l'illusion de la liberté»*, ou les excursions olfactives au pied des arbres qui bordent le fleuve.

L'exil en ville et la privation de son maître, pour elle indéchiffrables, auront donc accéléré l'altération de sa santé et son vieillissement. Il lui sera cependant accordé, comme en pèlerinage, une dernière promenade aux lieux buissonnants de son alerte jeunesse, qui lui fournira l'occasion de recenser toutes les étapes de son ancien parcours bruissant et odorant, mais révélera aux yeux de sa maîtresse et du lecteur, par la fatigue et l'essoufflement qui en résultent, l'étendue de son usure corporelle. Rentrée chez elle, Niki se blottira sous une armoire pour n'en plus sortir. Elle mourra juste avant le retour de l'ingénieur, relâché par les autorités sans qu'ait été allégué davantage de motif à sa libération qu'à son arrestation.

Cette banale histoire se déroule dans la Hongrie des années staliniennes, grosso modo entre 1948 et 1955, année de la mort prématurée de Niki la chienne, cet *«être de luxe parfaitement inutile socialement parlant»*.

J.-J. M.



Tibor Déry
Niki ou l'histoire d'un chien
Circé, février 2011, 160 p., Frs 12.60

Devoir de souvenirs de départ

Lausanne, mars 2011

Chaque semaine ou presque toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Times are changing

Dans l'extrême-gauche, les mesures de sécurité ne sont plus ce qu'elles étaient

Hello

pour démystifier cette histoire de liste de discussion, voici comment je procède pour les gérer:

1) avec mon navigateur internet, je me rends à l'adresse http://admin.infomaniak.ch/login.php

2) j'utilise les codes d'accès suivants:
email: journal@solidarites.ch
mot de passe: vanektamere

3) sur la colonne de gauche apparaît un item «Mailing list», je clique dessus

4) je clique également sur le sous-item «Liste de discussion»

5) à droite apparaissent toutes les listes de discussion liées à solidaritéS. Pour modifier les membres de la liste que je veux modifier, je clique sur l'icône qui représente un empilement de têtes de femme aux cheveux noirs.

6) sur la page de la liste sélectionnée, on peut ajouter des membres ou modifier les membres existants

Voilà.

Courrier électronique de Solidarités-Vaud, adressé à quelques militants et, par mauvaise manipulation, à toute la presse romande, 31 mars 2011

Hydroglisse vs aéroglisse

Glisser, oui, mais comment ?

Une confusion hante le français : la confusion entre les termes d'«hydroglisseur» et d'«aéroglisseur». Elle tient pour une part à un aspect linguistique (glisser sur ou grâce à l'eau ? glisser sur ou grâce à l'air ?), et pour une autre à des aspects techniques. Or, à l'heure où la glisse sous toutes ses formes est devenue l'attitude préconisée face au monde – surfer, lâcher prise, comme sur des roulettes – il est sans doute judicieux de creuser la chose. Avant de nous lancer plus loin, précisons quelques points à propos de ces étonnants véhicules.

Les hydroglisseurs sont des bateaux à fond plat et à faible tirant d'eau, avec une propulsion aérienne. Leur principe de base consiste à atteindre une vitesse suffisamment grande (vitesse de *planning*) pour réduire au maximum la zone de contact avec l'eau et glisser ainsi à sa surface. Il suffit alors de très peu de profondeur pour glisser.

Les aéroglisseurs sont des véhicules sur coussin d'air, avec une propulsion aérienne. S'ils sont principalement utilisés sur l'eau, ils peuvent également servir sur la glace, la neige, ou toute surface peu accidentée. Leur principe de base consiste à obtenir une portance aérostatique grâce à une couche d'air sous pression, confinée dans un coussin sous le plancher du véhicule et en périphérie de celui-ci, et dont les parois latérales sont légèrement déformables pour épouser au plus près la surface survolée. Malgré une proximité dont dépend l'efficacité de cette technique, il n'y a donc pas de contact avec la surface, mais maintien dans l'atmosphère grâce à la réaction de l'air expulsé par la machine.

Ces distinctions techniques cachent donc des différences de philosophie, ou du moins d'attitude, absolument fondamentales.

L'*attitude hydroglisse* préconise ainsi la vitesse, afin de réduire au maximum le contact avec la surface traversée : il s'agit de glisser dessus. Cette attitude procure un sentiment évident de puissance et de maîtrise, et d'une certaine manière, agit sur son environnement et le lisse : le succès ne dépend donc que de soi, de son mouvement et de sa vélocité, la surface s'adapte. Car l'attitude hydroglisse ne craint pas le contact avec la surface, mais elle la dompte, et de possiblement hostile, accrochante ou engloutissante, elle en fait une surface tout à fait lisse, ne nécessitant pas même une quelconque profondeur. Gare cependant au moindre ralentissement : il est nécessaire de demeurer en mouvement constant, sans quoi on s'enfonce lamentablement dans ladite surface.

Pour l'*attitude aéroglisse* au contraire, la vitesse n'est pas cruciale, et la suspension peut être maintenue même au repos. Le plus important dans cette attitude est une certaine souplesse sur les bords : il s'agit de s'adapter à son environnement, d'épouser au plus près les reliefs de la surface traversée, de s'appuyer sur eux, mais de s'abstenir de tout contact. Car si cette attitude ne nie pas les reliefs, elle a tout de même besoin qu'ils soient relativement peu marqués, n'étant pas en mesure de les lisser elle-même. C'est une attitude beaucoup moins conquérante et plus zen : il s'agit de se conformer, sans s'impliquer, en restant toujours à légère distance, et sans jamais se relâcher entièrement. Gare alors au danger de tomber à plat : un effort constant d'expulsion de l'air est nécessaire, afin de maintenir une distance avec la surface, sans quoi on s'affaisse lamentablement immobile dans ladite surface.

On voit alors les différences de philosophie impliquées par ces deux technologies. Si l'attitude aéroglisse est plus «ménageante», plus retenue aussi, et au fond un peu dégonflée, elle a par contre une connaissance légèrement plus grande de la surface qu'elle traverse, et une plus grande faculté d'adaptation : elle compose avec. En outre, elle n'exige pas de bouger constamment et autorise le repos, pour autant que le rythme du souffle n'en soit pas affecté. Par contre, elle s'interdit toute action sur son environnement et tout contact réel avec lui. Tandis que l'attitude hydroglisse permet de ne s'appuyer que sur soi, de ne trouver qu'en soi les ressources nécessaires : elle est plus volontaire et audacieuse, mais sans égard pour son environnement, qu'elle aplatit le cas échéant. En outre, elle nécessite un mouvement constant, et si cela peut générer une certaine ivresse, cela interdit non seulement le repos mais également le moindre fléchissement.

En résumé, pour s'adapter au monde contemporain, à cette «société liquide», il y a donc au moins deux attitudes possibles. Si vous vous sentez une âme de décideur, de conquérant, que vous avez une forte confiance en vous, que vous avez la bougeotte, et que le monde extérieur n'est qu'un obstacle à plier à votre mouvement, optez pour l'*attitude hydroglisse*. Si vous êtes plus réservé, que vous aspirez à une certaine harmonie avec votre environnement, que vous avez le sens de l'adaptation, une excellente maîtrise de votre respiration, mais que vous n'avez pas forcément envie de vous agiter sans cesse, l'*attitude aéroglisse* est faite pour vous.

Et si rester à la surface des choses, de la vie et du monde ne vous suffit pas, si vous êtes inadaptés à l'«âge de la glisse», il vous reste le décollage laborieux de l'hydravion, la semi-immersion obstinée du paquebot, la plongée oppressante du submersible, ou la flottaison incontrôlée de l'épave.

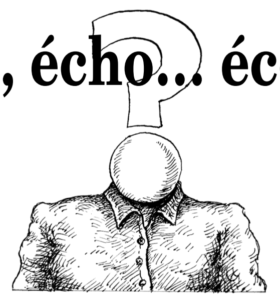
***

«Windsurf, skate, Deltaplane, la société postmoderne est l'âge de la glisse, image sportive qui illustre au plus près un temps où la res publica *n'a plus d'attache solide, plus d'ancrage émotionnel stable. Aujourd'hui, les questions cruciales concernant la vie collective connaissent le même destin que les «tubes» du hit-parade, toutes les hauteurs fléchissent, tout glisse dans une indifférence décontractée.»* (G. Lipovetsky, *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain, 1983*)

A. F.

Notules incrédules, croyances, errances

Écho, écho… écolo…



Aujourd'hui, tout est écolo, tout le monde est écolo. Les partis politiques sont écologistes ; les distributeurs d'alimentation aussi ; sans parler des vendeurs d'automobiles, d'ampoules électriques ou de machines à café. Vive la voiture propre ! Vive le commerce équitable ! Vive ce magnifique retour à la nature !

Sauf qu'on continue à importer en toute saison fruits et légumes provenant du bout du monde. Sauf qu'une machine à café déplorable sur le plan de son bilan énergétique obtient un succès mondial. Sauf que les voitures les plus polluantes ont la cote auprès des consommateurs. Sauf que…

Le mot «écologie» n'est pas récent. Selon *Robert*, il date de 1874, mais n'a commencé à se répandre qu'à la fin des années 60 (celles du XXe siècle, s'entend). «Pollution» au sens de «dégradation d'un milieu» remonte à la même décennie. Quant au mot «environnement» (de l'anglais états-unien *environment*), *Robert* le fait remonter avec précision à 1964.

Timidement tout d'abord — qu'est-ce qu'on s'est moqué des illuminés qui en ont fait un parti politique — l'écologie s'est frayé un chemin ! Ceux qu'on appelle désormais Les Verts sont devenus un élément incontournable de la société. Finalement, on en est arrivé à la situation actuelle, où rien ni personne ne peut se vendre sans l'étiquette «écolo».

Nostalgie… Bien avant que n'existe ce vocabulaire «vert», je revois mon grand-père quand il recevait un colis postal. Il commençait par patiemment dénouer la ficelle (sans la couper ni la cisailler), à l'enrouler afin qu'elle puisse resservir. Puis il ôtait précautionneusement le papier d'emballage (à l'époque, il n'y avait pas de scotch), le pliait en quatre ou huit, le rangeait dans une armoire aux fins de réutilisation. Le dimanche à midi, il raclait avec un couteau pointu la carcasse du poulet de la veille et se nourrissait des bribes de viande ainsi récupérées. C'était par économie, non par écologie. Et pourtant, c'était un nanti : directeur, administrateur, municipal, député libéral, président de chambres de commerce… Bref : peu soupçonnable de vouloir entraver la liberté d'entreprendre. Mais : self-made-man d'origine modeste.

Le début des années 60 a aussi vu le commencement de la construction de ce qu'on appelait alors les «routes nationales». Aujourd'hui, on dit plutôt autoroutes. La première devait relier Genève à Lausanne pour l'Expo de 1964. Et déjà, dans ma classe de gymnase, le débat faisait rage. On commençait à parler de pollution des eaux. Pour certains, assainir les lacs et les cours d'eaux était une priorité absolue. Pour d'autres, la mobilité individuelle primait tout.

On n'en est toujours pas sorti. Sauf que les mots «écolo» ou «propre» sont devenus obligatoires. À quand les moyens de transport écolo (les passagers pédaleraient pour fournir l'énergie nécessaire au déplacement) ? Les Kalachnikovs écolo (celles qui tireraient des balles entièrement recyclables) ? On parle même de bombes atomiques «propres». D'accord, quand il s'agit de «nettoyer» une ville, rien de tel qu'une bombe nucléaire. Mais est-ce vraiment «écolo» ?

Pour ma part, comme feu mon grand-père, je continue à enrouler les vieilles ficelles, à stocker les emballages et à gratter les restes de poulet. L'écologie, c'est d'abord l'économie. Et, comme on sait, il n'y a pas de petites économies, seulement des économies tout court.

Le reste est superstition.

F. C.

Les côtes en long

Michael Pool
15 itinéraires cyclistes à plat
La Polaire, février 2011, 44 p., Frs 12.–

Moins connu que Pierre Corajoud, Michael Pool publie depuis des années des guides de randonnée en Suisse romande. Et les siens sont plus variés, puisque s'ils proposent comme le Lausannois des balades à pied, ils présentent aussi des tours à vélo, à ski de fond ou sur des raquettes.

La dernière publication part d'une idée toute simple : comment concilier plaisir et mélange des générations ? *15 itinéraires cyclistes à plat* signale aux pédaleurs qui ne cherchent pas la performance à tout prix des cheminements faciles dans quatre cantons romands. Ainsi, grand-père et grand-mère pourront prendre la route avec leurs petits-enfants sans vraiment se fatiguer.

Mais là n'est bien sûr pas le seul mérite de ce guide. Qu'on teste par exemple le joli chemin le long de la Venoge au départ de Cossonay-Gare, ou encore la merveilleuse piste cyclable ombragée entre Faoug (VD) et Morat (FR). La brochure est fidèle au «credo» de la collection (au très sympathique aspect artisanal, soit dit en passant) : toutes les balades doivent obligatoirement partir d'une gare et aboutir à une gare, de façon à ce qu'on puisse laisser la bagnole à la maison. Et, cerise sur le gâteau, l'auteur a testé quelques restaurants le long du chemin, et donne l'adresse de ceux qui offrent le meilleur rapport qualité/prix.

Bref, un guide idéal pour les cyclistes distingués qui ne souhaitent pas forcément suer sang et eau à la force du mollet. *(F. C.)*

Comprendre les médias

De plus en plus de journalistes mélangent l'énoncé des faits et leurs goûts personnels

La naissance d'un gramme de coke

> Bonnes feuilles

La maison est perchée sur un terrain qui domine la vallée du Pu- … rière, avan… feuille, ver…

Le Temps, 19 avril 2011

Promotion

Chanson romande : Le métis du village

Rolf et Marcel Kühl sont des patriotes. Ils ne sont pas frères, même si leur patronyme est le même. Marcel était chef de rayon cosmétique à la Migros, Rolf réparateur de coucous. Leur rencontre lors d'un stage de cor des Alpes leur fit découvrir un goût commun pour la longeole, le papet et l'arbalète. Depuis ils ne se quittent plus et œuvrent pour que la Suisse retrouve sa splendeur de 1290.

J'me fais tout p'tit, je parle bas, je marche sur la pointe des pieds
J'ai ma place au fond du bistrot, j'dérange pas les habitués
Je n'donne jamais mon avis, j'suis trop heureux que l'on m'accepte
C'lui qui pinaille ou qui milite, c'est bien normal qu'on le rejette
Je suis le métis du village

On me repère comme le loup gris, le mouton noir, ça la fiche mal
Je marche comme un funambule sur les frontières municipales
J'n'ai pas de vignes sur cette terre, j'n'y ai pas fait ma communion
Alors pour donner le change, j'cotise à treize associations
Je suis le métis du village

Mon patronyme râpe sur leur langue et mon patois est un peu court
Si j'aspire à la tolérance, faut pas rêver de leur amour
C'est au cul des mêmes bovins que l'on forge ses sentiments
Les pelles se manient sans entrain quand on n'laboure pas le même champ
Je suis le métis du village

Mon père venait de Cossonay et ma mère de Cortaillod
Avec ma femme née à Boncourt je fais tache sur leur tableau
J'n'ai pas les yeux, pas le visage, pas leur façon de m'exprimer
Mais chaque jour avec courage, j'essaie quand même de m'intégrer
Je suis le métis du village

Découvrez le répertoire du Duo d'eXtrêmes Suisses sur www.cousumouche.com

DXS Duo d'eXtrêmes Suisses — www.COUSU MOUCHE coing pomme

Le dessus des cartes

Les Bonshommes du Mouret, dessiner en marchant

LES jeux de lettres avec la géographie sont bien connus des farceurs, qui s'émeuvent à constater, par exemple, que la commune française de Sarras est un palindrome également dans son code postal : 07370. Lorsque nous faisons en train un voyage aller-retour entre Grub et Burg en passant par Saas, le jeu de lettres devient véritablement un corps à corps avec l'espace, et nous expérimentons l'inutilité des pèlerinages. On peut aussi pratiquer la charade en achetant un Grône-Enney à la gare, ou constater avec bonheur qu'un simple course Assens-Bâle ne coûte que frs 99.–.

Alain Monney fait partie de ceux qui non seulement jouent avec les mots et les lettres, mais balisent également le terrain en le parcourant. Entre autres interventions sur la carte et le territoire, il a notamment inventé l'écriture poduscrite à travers son invention du *stepwriting*. Un ouvrage publié aux éditions Heyjo en 2007, *De Hâ à Cède*, fait l'inventaire des localités homonymes des lettres de l'alphabet qu'on peut rejoindre pour épeler le texte de son choix.

Sentiers à tout faire

Il a également développé une autre variante du *stepwriting* : le géotag. *«Un géotag est un dessin empruntant d'une seule traite routes, ponts, chemins et sentiers existant autour d'une localité choisie, le nom de la localité donnant son titre au dessin.»* Un exemple particulièrement frappant est l'itinéraire en forme de chien qui a été balisé autour du hameau de Chien-chien (voir ci-contre.)

Si l'œuvre se contemple aisément sur la carte, son usage sur le terrain apporte un bonheur supplémentaire : les plaquettes qui balisent le chemin portent chacune des mots qui font une phrase à la fin du parcours. On n'est pas loin de certains sentiers didactiques à vocation littéraire qui fleurissent dans nombre de nos vallées, tel le sentier Maurice Zermatten qui mène de Combioula à la cabane des Becs de Bosson, dans le val d'Hérens.

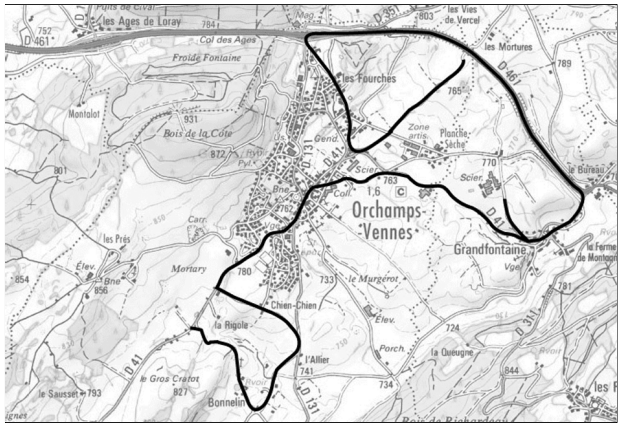
Chaque village, chaque vallée veut son sentier à thèmes et même le très sérieux *Inventaire de voies de communication historiques*, entrepris sur mandat de la Confédération par l'Université de Berne, s'est transformé à travers ViaStoria en vaste programme de loisirs. La commune du Mouret a également dans ses tiroirs le projet de proposer un balisage de ses propres chemins. Rompant avec le *trend* du didactisme, et la survalorisation de l'effort, Alain Monney a conçu avec l'agitateur culturel Pierre Eichenberger et l'artiste global Benoît Singy une version encore plus ludique de son stepwriting. Il ne s'agit plus de dessiner sur la carte un itinéraire obligatoire pour dessiner ou écrire une œuvre fixe à parcourir sur le terrain, mais d'intégrer la rétroaction possible, avec l'aide d'un GPS, du chemin parcouru vers une carte qui peut en rendre compte et concrétiser sur le papier une œuvre dessinée *pedibus cum jambis* au bon vouloir du promeneur.

Le concept s'inspire du «Jeu de la caricature», un jeu de patience où une chaînette souple fixée sur une carte permet de modifier le profil du personnage qui y est dessiné. Dans cette variante *ad libitum* du géotag, une partie de l'itinéraire est fixe et dessine la nuque et les cheveux d'un bonhomme, puis le promeneur a le choix entre 20 itinéraires différents qui dessineront autant de nez, de bouches et de mentons. L'artiste signe l'épreuve dont le dessin a été recueilli par satellite. On en donne ci-contre deux variantes possibles correspondant à deux parcours parmi tant d'autres.

Le projet de balisage artistique pour Le Mouret en est au stade de la recherche de fonds, mais la volonté politique est bien présente, son concept est tellement innovateur, poétique et plein d'humour que nous gageons qu'il saura fédérer les institutions partenaires et les sponsors attendus.

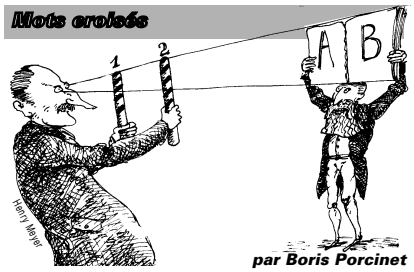
Alain Monney est diplômé et prix spécial des Écoles de Genève, il est un artiste proche de son public qui dans les années 70 nous faisait hurler de rire comme musicien avec le groupe Aristide Padygros, dans les années 80 chamboulait la TSR avec Carabine FM ou plus récemment comme comédien et scénariste des Pique-Meurons. Il explore l'art du balisage du territoire depuis une dizaine d'années.

P. P.



Tous les détails sur
http://www.al-mo.ch
et pour le projet fribourgeois:
http://www.al-mo.ch/trav-proj-00.html

Mots croisés



par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2									■			
3				■								
4						■			■			
5					■							
6			■				■			■		
7								■				
8												

De gauche à droite

1. Révolutionnaire arabe aux lendemains qui déchantent.
2. Morceau à la noix – Fausse monnaie.
3. Personnel – Pas vert s'il est dans le rouge.
4. Ne manque pas de classe – Se trouve si-dessus – Va au moulin.
5. Phénomène de temps en temps – Font un bide.
6. Entre en possession de la droite – Autre personnel – Entrée de gamme – En nombre à la place Tian'anmen.
7. Conséquence générale des révolutions – Associe malheureusement encore dégoût et des couleurs.
8. Cause générale des révolutions.

De haut en bas

1. Révolutionnaire arabe aux lendemains qui déchantent, à ce jour.
2. Désintégrés.
3. Aide-greffier – Possessif.
4. Autre possessif – Fleur ou voiture, il est sacré.
5. Ville de Campanie – Quand le 1 horizontal n'a plus fait front.
6. Fait montre de dureté – Avec une bonne presse.
7. Rampe, sur l'escalier ou ailleurs – Les dernières en premier.
8. Belle remontée malgré une chute.
9. C'est dommage.
10. Faire la lézarde – Détiens.
11. Port du Pacifique, craignant plus les cartels que Fukushima.
12. Révolutionnaire arabe aux lendemains qui chantent, à ce jour.

Arts argumentatifs

Les gros marioles

«Après l'accident de Fukushima –qui pour le moment n'a fait aucun mort– tout le monde réclame l'interdiction du nucléaire. (…) Pourtant le 29 janvier dernier, un accident de train à Hordorf en Allemagne tue 10 personnes et fait 23 blessés graves. Mais personne ne réclame l'interdiction des trains ! Il n'y a pas de risque zéro.»

Stéphane Garelli, professeur à l'IMD et à l'Université de Lausanne, in *Migros Magazine*, 18 avril 2011

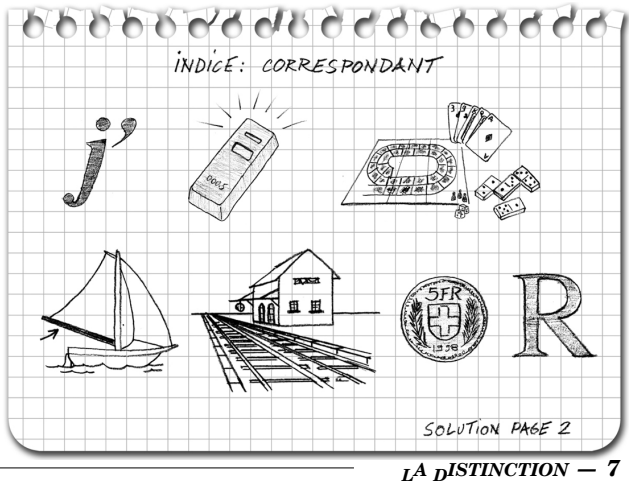
«C'est ainsi : entre les forces de la nature, qui en quelques instants ont tué entre dix et vingt mille habitants et anéanti la plupart des constructions sur plusieurs centaines de kilomètres, et la technique humaine, qui menace d'atteindre un certain nombre de personnes dans leur santé, l'opinion publique a tranché : sa plus grande peur va à l'atome. Aucun discours rationnel ne pourra renverser cette tendance à brève échéance et il apparaît donc nécessaire de rechercher des solutions alternatives crédibles.»

Pierre-Gabriel Biéri, secrétaire patronal vaudois, in *Service d'information du centre patronal*, 12 avril 2011

Devoir de souvenirs de vacances

Rome, Saint-Pierre, avril 2011 (photo Jean-Paul)

Rébus de la société



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante-huitième épisode

Résumé des épisodes précédents

Intercepté vigoureusement par les agents secrets britanniques, l'inspecteur Not s'est fait interroger par l'étrange colonel Ross au bord du lac. La Grande-Bretagne semble craindre une alliance germano-soviétique. Pour en savoir plus, ses espions ont tenté de mettre la main sur Ignace Reiss. D'autres ont été plus rapides.

Lausanne, caves du Comptoir,
dimanche 12 septembre 1937, 10h00

C'étaient les meilleurs. D'ailleurs ils le disaient eux-mêmes.

Il y avait là un instituteur du Mont-sur-Lausanne, un fondé de pouvoir de la Banque cantonale, un employé des pompes funèbres de la Ville et bien évidemment l'inspecteur Potterat, qui m'avait conduit vers cette auguste confrérie à la Cave vaudoise, dans les sous-sols du Palais de Beaulieu.

– Vous avez vu? Le patron a mis du fendant sur la carte. On n'est plus chez nous, pas. C'est comme pour les doryphores. Ces charognes d'insectes sont de retour, pas. Et d'où qu'ils viennent? Lisez les journaux: cette invasion nous arrive du Colorado. Du Co-lo-ra-do, parfaitement!

Mon collègue menait la conversation. Malgré notre nuit blanche à Nyon, il avait retrouvé son teint habituel. L'entrelacs de veinules sombres qui serpentaient sur son nez et ses joues suffisait à prouver son indignation.

– Regardez le Moniteur de police: tous les jours des indésirables, des expulsés, des vagabonds, des sans-patrie. Pas des gens d'ici, comme ces doryphores. Je vais vous dire, pas. Quand j'étais petiot à Bioley-Orjulaz et que les cancoires (1) sortaient de terre, le père nous emmenait contrôler les champs de patates. C'est la même chose maintenant, droit pareil: il faudrait que tout le monde se mette à surveiller les doryphores, je veux dire les étrangers.

– C'est comme moi, ajoutait Leresche, le régent, maintenant c'est interdit par le Département, mais j'aimais bien: je fermais ma classe pour la journée et j'emmenais mes crouilles gamins ramasser les cancoires. Le soir, j'allais vendre la récolte aux paysans. Ils cuisaient les insectes, les réduisaient en farine et en faisaient une soupe pour les cochons. À l'hiver, on faisait boucherie et on avait un boutefas avec un goût à nul autre pareil. Santé-conservation!

C'étaient les meilleurs, et ils étaient descendus dans leur paradis souterrain. Installés pour deux semaines au milieu de futailles portant les appellations des zones viticoles du canton, ils percevaient autour d'eux la présence rassurante de leur liquide amniotique, comme s'ils s'étaient placés à la source même de la vie. Pour peu, ils auraient réclamé aux serveuses des drains et des aiguilles pour pouvoir se mettre sous perfusion, faire couler en permanence dans leurs veines le divin nectar. Méfiants envers la médecine et l'hôpital, ils se contentaient de commander cinq décis toutes les cinq minutes, à tel point qu'une sommelière fut rapidement affectée à leur seule tablée. Ils ne faisaient pas que commander, ils commentaient également. Aucun sujet n'échappait à leur sagacité. L'actualité la plus récente remplissait leurs propos avec la même fluidité que le chasselas incolore transitait dans leurs verres minuscules. Quel que soit le thème abordé, tout partait de Lausanne et finissait par y revenir.

– Il paraît que le Négus d'Éthiopie veut venir s'installer à l'hôtel, vu que les Italiens ne sont pas près de le laisser retourner semer le petchi dans leur nouvelle colonie, pas. Ça me rappelle le Comptoir d'il y a dix-douze ans, vous vous souvenez, vous autres? Ils avaient monté un village nègre dans les jardins. Tous ces indigènes en boubous, et ces négrillons qui souriaient de leurs dents toutes blanches, c'était trop joli! Mais heureusement qu'ils sont repartis, toute cette bande! Avec le raffut qu'ils faisaient la nuit dans leur gourbi, il y avait de quoi perdre le sommeil dans tout le quartier de la Pontaise!

– Chez nous, on est quand même bien tranquilles, décréta tout à trac le croque-mort Corboz. Les journaux disent qu'à Paris, une bombe a éclaté dans les bureaux du patronat. La révolution recommence chez les Frouzes, je voudrais pas qu'ils ça ramènent encore une fois par chez nous, même si pour moi le travail ne manquerait pas.

Annoncé avec précision par le camarade Manuel lors de notre rencontre dans les bois, le coup d'État des cagoulards avait donc bel et bien débuté.

– À propos, j'en ai une bien bonne, pas. Walti, sais-tu la différence qu'il y a entre un Français et le Bon Dieu?

Glücklich wie Gott in Frankreich fut la seule réponse qui me traversa l'esprit, mais elle n'aurait pas eu l'heur de plaire à Potterat. Je me tus donc.

– Tu donnes ta langue au chat, Walti? C'est que, vois-tu, on a jamais vu le Bon Dieu se prendre pour un Français. Santé-réhydratation!

Peitrequin, le financier, prit alors la parole:

– Le pasteur m'a dit qu'au Québec une espèce de cardinal parle d'interdire la vente d'alcool aux femmes. En voilà-t-y pas une bonne idée! Il y en aura plus pour nous autres! Santé-innovation!

Outre la menace étrangère, trois sujets leur tenaient particulièrement à cœur: les bons gars, le bon bord et les bonnes femmes.

Les bons gars, c'était eux. Et il ne fallait pas les enquiquiner. L'espèce se reconnaissait assez facilement: pour être un bon gars, il fallait être d'accord avec tout le monde, ne professer aucune opinion tranchée, payer scrupuleusement sa part de vin, mais pas plus, lever le coude au même rythme que le reste de la compagnie et surtout ne pas se retirer avant les autres, faute de quoi les quolibets se mettaient à pleuvoir sur le dos du lâcheur dès que celui-ci avait tourné les talons.

La Cave vaudoise, son personnel et ses meilleurs clients

Les jardins de Beaulieu en septembre 1937

Le bon bord, expression obligatoirement accompagnée du clin d'œil de celui qui en sait long comme le bras mais n'en dira pas plus, désignait le parti dominant dans les campagnes, et donc dans le canton. À la fois craint et respecté, il faisait la pluie et le beau temps, les carrières publiques et les affaires privées s'y tissaient ou s'y détricotaient.

– C'est comme ce municipal, qui était du bon bord mais qui a fait tout faux, qui s'est pris les pieds dans les votations. On a vu comment le comité l'a éliminé en douce, proprement, ni vu ni connu. On le reverra pas aux prochaines élections. Hop, à la trappe, comme ils font à Moscou! Santé-préservation!

Les bonnes femmes, appelées aussi baronnes, gouvernements, gerces ou sorcières, selon la gravité de leurs méfaits, incarnaient quant à elles les forces du mal. Sans cesse, les épouses tyrannisaient les bons gars, les enfermaient au foyer, restreignaient leur consommation de tous les bienfaits de la nature au prétexte de la santé et de la morale, et les coupaient de la vraie vie. On disait même que certaines de ces feniôles pensaient à s'inscrire au bon bord pour obtenir le droit de vote avant l'an 2000. Mais la pire offense, dont elles ne se privaient pas, consistait à venir chercher elles-mêmes leurs maris au bistrot avant la dernière tournée. Ce qui déclenchait inévitablement un déferlement de moqueries de la part des bons gars demeurant autour de la table après le départ de celui qui venait de se faire rappeler à l'ordre.

– Heureusement qu'on a jamais vu nos baronnes descendre par ici!

– Il ferait beau voir, pas!

– Quelle vergogne ça serait!

Une éruption de rires tonitruants secoua leurs panses et la table par la même occasion.

– Ah ben ça, c'est bien vrai: on est quand même une fine équipe! Santé-élévation!

C'étaient les meilleurs, et le commandant Bataillard les connaissait bien. Le matin même, au téléphone, il avait ri en m'entendant raconter mes démêlés avec l'Intelligence service et m'avait suggéré un moment de détente: «Inspecteur Not, je suis sûr que vous n'avez jamais vu le Comptoir de Lausanne. Nous allons corriger cette regrettable lacune. Laissez-vous guider par Potterat dans les caves, puis retrouvez-moi au stand de la firme Nestlé. À mille quatre cents précisément.» Avec lui, un ordre, même apparemment absurde, ne se discutait pas.

***

Prétextant ce rendez-vous avec le chef de la police, je quittai les meilleurs et retraversai le décor de carton-pâte –faux tonneaux, faux murs de pierre, faux mazots– qui, installé en permanence dans ces sous-sols, n'était utilisé à vrai dire que quelques jours par année. Je songeais aux abris de la Défense aérienne passive que l'on commençait à mettre en place dans tout le pays en prévision de futurs bombardements. Les Lausannois avaient pris de l'avance en plaçant sous terre l'essentiel de leurs biens culturels.

Comment décrire ce qui saisissait à la gorge au fur et à mesure que vous avanciez parmi les échoppes de dégustation, les carnotzets de pacotille et les débits de boisson souterrains? Il faudrait conjuguer les talents du compositeur de symphonie avec ceux du peintre de genre pour donner ne fût-ce qu'une petite idée de la palette des odeurs qui coupaient votre respiration, paralysaient votre odorat, submergeaient votre palais, comme le flash du photographe aveugle durablement toute la famille souriante.

Sur un fond épais d'huile de friture, de choux fermentés et de poireaux bouillis, qui assurait la base de toutes les autres émanations, tressautaient des notes de saucisses grillées jusqu'à l'éclatement, de croûtes au fromage carbonisées. Un relent de saindoux fusant du lard accompagnait l'aigrelette pointe du cornichon au vinaigre au gré des mouvements de la foule compacte, précédant de peu les effluves massifs de la fondue et du tabac brun refroidi. Les rares parfums féminins, plus criards les uns que les autres, ne parvenaient pas à masquer la montante vapeur d'hommes en sueur, mélange de restitution dermique de la bière ingurgitée et de macération de sous-vêtements. De l'air, de l'air, réclamaient mes poumons.

***

Les jardins de Beaulieu offraient une vue imprenable sur le lac et les Alpes, qu'un labyrinthe de tentes de cantine s'ingéniait à masquer. Les discours officiels résonnaient à travers les haut-parleurs. Chaque envolée des orateurs était accompagnée des applaudissements de la foule ainsi que des aboiements, jappements et grognements des pensionnaires de l'exposition canine.

– Au nom du Comité d'organisation du XVIIIe Comptoir suisse, j'apporte à tous un salut de cordiale et chaude bienvenue.

Monsieur le Président, par votre présence ici, vous rendez au Comptoir suisse, au nom du Conseil fédéral, un hommage auquel nous sommes très sensibles et nous vous en exprimons toute notre reconnaissance. Cette manifestation du XVIIIe Comptoir suisse nous rappelle un souvenir qui est resté vivace dans nos cœurs, c'est celui de la journée officielle du 1er Comptoir suisse, le 16 septembre 1920, à laquelle vous avez participé et à laquelle, en votre qualité de président de la Confédération, vous nous avez apporté le salut du Conseil fédéral. Il y a donc aujourd'hui dix-huit ans, jour pour jour, et vous pouvez ainsi mesurer le chemin parcouru par l'institution que vous avez inaugurée en 1920. (2)

Le trolleybus venant de la gare déversait des cargaisons de paysans burinés, la nuque épaisse et le costume lourd, suivis de matrones imposantes, qui se précipitaient pour la journée à la halle de l'agriculture.

Le Comptoir était ce jour-là surtout rempli de petits hommes gris-vert. La démobilisation des troupes du défilé touchait à son terme. Les moins pressés de rentrer chez eux s'intéressaient aux produits de consommation de la vie civile. Il y avait des soldats en permission partout. Quelques jeunes filles erraient çà et là, habillées de blanc et pouffant à chaque passage d'un uniforme. Certaines tentes ressemblaient à des cantonnements. La tour du parachute, attraction de luna-park haute de 42 mètres, parfaite expression des ambitions urbanistiques lausannoises, semblait une étape d'un parcours du combattant.

– Et puisque nous évoquons des souvenirs, je rappelle encore, Monsieur le Président, que vous nous avez quittés pour vous rendre bientôt à Genève, en novembre, sauf erreur, pour la première séance de l'Assemblée de la Société des Nations.

Le Comptoir suisse de Lausanne a donc l'âge de la Société des Nations et tous deux ont eu l'honneur d'avoir pour parrain M. Giuseppe Motta, président de la Confédération suisse. Sans vouloir établir la moindre comparaison, je crois pouvoir dire, Monsieur le Président, que votre filleul de Lausanne vous a causé moins de préoccupations que celui de Genève.

Je passai devant la tente où se déroulait l'élection de Miss Pays de Vaud. La *Tribune de Lausanne* en faisait la promotion depuis des semaines et remplissait ses colonnes d'articles verbeux à propos des qualités et des particularités des demoiselles. Les troufions se bousculaient. À l'entrée, un panneau indiquait que dans le même lieu allait suivre le lendemain le marché-concours des taureaux et taurillons, organisé par la Fédération d'élevage de l'espèce bovine de la race tachetée rouge et blanche.

– Le Comptoir suisse apporte encore la preuve que, malgré les difficultés de l'heure présente, les ressorts de notre vitalité et de notre activité n'ont pas été brisés.

Aussi, ses assises annuelles n'ont pas seulement la forme et l'attrait fugitifs des choses éphémères, mais révèlent aussi le caractère d'une œuvre durable et féconde.

Il était temps de me rendre là où m'avait convoqué le commandant. Je pénétrai dans la grande halle, sous l'enseigne «Favorisez le travail suisse.»

(à suivre)

1) Nom local du hanneton commun, *melolontha melolontha*. *(N. d. T.)*

2) Les passages en italiques sont extraits du discours d'Eugène Faillettaz, député, Président du Comptoir suisse. *(N. d. T.)*